


Éléments d'analyse du personnage de Lucien dans « L'Enfance d'un chef » de Jean-Paul Sartre

Karol Garcia*

Professeure de langue et littérature française au département des lettres étrangères de l'UFC (Fortaleza, CE, Brésil) et membre de l'équipe de recherche sur les difficultés de compréhension et/ou de traduction du français en portugais à l'UFRGS.

 <https://orcid.org/0000-0003-2312-2185>

Robert Ponge**

Professeur titulaire retraité de l'institut des lettres de l'UFRGS (Porto Alegre, RS, Brésil), professeur invité du centre d'études doctorales en lettres de la même université où il enseigne la littérature française et la traduction.

 <http://orcid.org/0000-0002-1078-8212>

Reçu en : 04 juillet 2021. Approuvé en: 16 août 2021.

Comment citer cet article:

GARCIA, Karol. PONGE, Robert. Éléments d'analyse du personnage de Lucien dans « L'Enfance d'un chef » de Jean-Paul Sartre. *Revista Letras Raras*, p. 256-268, n. Spécial, v. 10, nov. 2021.
DOI: <https://doi.org/10.5281/zenodo.8435988>

RÉSUMÉ

Dans cet article, nous nous penchons sur « L'Enfance d'un chef », nouvelle publiée dans *Le Mur* (1939), recueil de Jean-Paul Sartre. Ce récit narre le parcours de Lucien Fleurier, fils d'un patron d'usine dans une ville provinciale, depuis sa petite enfance jusqu'à son entrée dans la vie adulte, d'environ 1910 jusque vers 1930. Notre travail propose une analyse de la formation du protagoniste, de son cheminement pour devenir *un chef*. Pour ce faire, nous commençons par une présentation de la nouvelle, de la narration, du narrateur ainsi que des parents de Lucien (pour comprendre la façon dont ils conçoivent son éducation, son dressage). Ensuite, nous étudions le personnage de Lucien, en examinant son processus d'apprentissage, ses expériences, ses doutes, ses soucis et ses transformations psychologiques. C'est un parcours non linéaire, avec des périodes où Lucien s'écarte du chemin que son père lui a tracé, écarts que finalement il rejette pour assumer son destin de futur chef. Ce faisant, il se rallie aux valeurs et comportements de sa famille, de son milieu, de sa classe et adhère à un groupe politique d'extrême droite, monarchiste, antisémite, violent et de tendance fasciste. Dans notre conclusion, nous signalons la manière dont ce récit de formation se situe dans son temps, dialogue avec son époque. Nous y mettons aussi en évidence l'emploi de l'ironie pour mettre en question, critiquer les choix de Lucien, les mœurs et les certitudes où il se réfugie et s'enferme.

MOTS-CLÉS : « L'Enfance d'un chef », Jean-Paul Sartre, Analyse du personnage de Lucien, Littérature et Histoire.

*

 karolgarcia@ufc.br

**

 r.ponge@ufrgs.br

1 Introduction

Jean-Paul Sartre (1905-1980) a été un écrivain et philosophe français. Sa production a d'abord été philosophique. Son œuvre littéraire commence avec *La Nausée*, un roman (1938). L'année suivante (1939), il fait paraître *Le Mur*, sa deuxième publication littéraire, un recueil de cinq nouvelles, clos par « L'Enfance d'un chef », que nous étudions ici. Le sujet de celle-ci est la vie de Lucien, sa formation depuis sa petite enfance jusqu'au commencement de sa vie adulte. Lucien est le fils unique de monsieur Fleurier, le propriétaire d'une usine située à Férolles, ville fictionnelle de la province française.

Dans les limites imparties à ce travail, nous nous restreignons à quelques éléments d'analyse de « l'enfance », de la formation « d'un chef ». Après une brève introduction au récit et à sa narration, nous débutons par un rapide portrait des parents de Lucien, surtout des idées de son père. Commence alors notre analyse du protagoniste. Elle s'applique, logiquement, à suivre le processus chronologique, à montrer que c'est un cheminement non linéaire et nous la divisons en quatre parties qui correspondent aux différentes époques de son éducation. Nous partons de l'*incipit*, que nous étudions, ainsi que la première phase de l'enfance de Lucien Fleurier. Ensuite, nous faisons un bref examen de son comportement lors de ses contacts avec les travailleurs de l'usine. Nous nous penchons également sur les expériences subséquentes, existentielles et sexuelles, qui marquent sa jeunesse, pour déboucher sur la métamorphose qui a lieu pendant sa quatrième phase (dernières années de l'adolescence). Pour conclure, nous nous penchons sur l'*explicit*, notre commentaire du dernier paragraphe de la nouvelle offrant de celui-ci une analyse à la fois immanente (présence de l'ironie) et extrinsèque (contextualisation historique) et s'efforçant de lier les deux.

Nos références théoriques principales sont, entre autres, Genette (1972) et Reuter (1991) pour l'analyse narratologique ; Candido *et alii* (1968), Forster (1974), Hamon (1976), Brait (1985), Jouve (1992) pour l'étude des personnages ; Jeanson (1965), Maillard (1994), Louette (1993) sur Sartre, sur son œuvre et sur *Le Mur*.

2 Quelques éléments sur le récit, sur l'histoire, sur la narration et sur le narrateur

Tandis que les quatre premières nouvelles du *Mur* ont entre trente et cinquante pages chacune, le texte étudié ici occupe quatre-vingt-cinq pages de l'édition utilisée. Il s'agit donc d'une longue nouvelle ou d'un petit roman. En ce qui concerne son organisation, « L'Enfance d'un chef » est un texte totalement continu qui ne présente aucune division en parties, en chapitres ou en groupes de paragraphes séparés par des blancs. Long ou très long, chaque paragraphe occupe en général deux pages environ.

La nouvelle commence quand Lucien est encore petit enfant. Peu à peu il grandit et vit des situations qui alimentent son processus de formation et d'acquisition de maturité d'esprit. Quoique le titre annonce « L'Enfance d'un chef », nous suivons le personnage jusqu'au moment où il prend conscience de la fonction qu'il va devoir assumer dans l'usine de sa famille, période qui correspond au début de sa vie adulte, aux environs de sa vingtième année. Le mot « enfance » inclut donc la fin de l'adolescence, couvrant toute la période du processus de formation et d'éducation.

Le récit commence un peu avant le début de la Première Guerre mondiale et finit, sans repère précis de temps, quand Lucien a vingt ans ou presque, au tout début des années trente. Les arrière-fonds sont ceux des événements et des transformations du monde pendant la première moitié du XX^{ème} siècle : le commencement et la fin de la Grande Guerre, la popularisation de certains biens de consommation, les nouvelles formes de penser (la psychanalyse), les nouveaux mouvements littéraires et artistiques (le surréalisme) et, finalement, la montée de l'antisémitisme et de l'extrême-droite.

La narration de « L'Enfance d'un chef » est construite à la troisième personne. Son narrateur ne participe pas à l'intrigue et, conséquemment, l'instance narrative est extradiégétique. Cependant, le narrateur adopte parfois le point de vue du personnage principal : certains événements sont racontés et certains personnages décrits discrètement à partir du point de vue de Lucien. Cette adhésion du narrateur au regard de Lucien tend à confondre les deux points de vue, celui du narrateur extradiégétique à la troisième personne avec celui de Lucien, comme s'il y avait intrusion du point de vue de Lucien dans la narration. Dans ces moments d'adhésion, les formulations de certains commentaires ont un caractère mixte,

hétérogène ; ils portent l’empreinte du point de vue de l’enfant, mais le vocabulaire et la précision de l’expression sont ceux du narrateur.

Nous commençons par les personnages de...

3 M. et Mme Fleurier

Mme Fleurier est «imposante et belle», «chaude et parfumée», «la plus grasse et la plus grande » de toutes les dames¹. Le père de Lucien est « carré d’épaules », il a « les gestes lourds et lents d’un paysan, avec quelque chose de racé » (p. 208). Les caractéristiques physiques des parents de Lucien correspondent aux modèles de beauté en faveur à l’époque.

Monsieur et madame Fleurier forment une structure, une équipe qui n’existe que pour diriger l’usine, constituer une famille, produire, élever et former le futur chef. Cette limitation, cette réduction, ce manque de profondeur est marqué par le fait que, dans la nouvelle, ils n’ont pas de prénom : dans la famille, ils sont « papa » et « maman », les parents de Lucien ; dans la société (à l’école, à l’usine, dans les réunions, etc.), ils sont « monsieur » et « madame Fleurier », un couple, la cellule familiale Fleurier de l’organisme social.

Le portrait de la mère de Lucien n’est pas développé par le narrateur, elle ne participe au récit que pour exprimer ses préoccupations à l’égard de son fils, c’est un *personnage plat*, très plat (FORSTER, 1974, p. 35). Par contre, la personnalité de M. Fleurier est beaucoup plus travaillée. Il est le grand exemple que Lucien doit observer et suivre pour apprendre à agir comme un chef, pour avoir le même regard que son père : « les yeux gris métalliques et froids d’un chef » (p. 208). Propriétaire d’usine, il enseigne à son successeur les rudiments de ce qu’il devra savoir sur la propriété, sur les responsabilités des patrons, il lui apprend comment traiter les employés et comment se tenir en société.

Selon M. Fleurier, Lucien possède la qualité qui est la condition-clé pour savoir être un chef, un vrai chef : il est fils de patron. Cette conviction, il l’énonce clairement : « Les boursiers, dit rêveusement M. Fleurier, représentent une élite intellectuelle et pourtant ils font de mauvais chefs : ils ont brûlé une étape » (p. 180). Quelle étape ? M. Fleurier pense probablement qu’ils ne possèdent pas le sens aigu du droit héréditaire de propriété qu’il inculque à son fils : *héréditaire*,

¹ SARTRE, 1939, p. 152. Toutes les citations de « L’Enfance d’un chef » sont extraites de cette édition, la numération des pages étant indiquée, dans notre texte, entre parenthèses après la citation.

d'où – pour être à la hauteur de la tâche, du destin que la naissance lui attribue – l'importance de l'origine, du sentiment d'appartenir à une dynastie, de l'enracinement familial, des racines dans la possession (propriété familiale) de l'usine : un type de pensée entièrement marquée par l'idée de l'origine, de l'ascendance, de la succession et de l'incontestabilité du droit de propriété. Et puis les ex-boursiers sont placés à des postes de direction parce qu'ils possèdent une formation intellectuelle, des connaissances techniques, pas en conséquence de leur capacité à donner des ordres : ils n'ont pas appris à commander. Alors que Lucien reçoit de naissance son rôle social de patron de l'usine et l'art de savoir se faire obéir.

Passons maintenant à l'examen du personnage de Lucien.

4 L'incipit et la première enfance

C'est dans l'incipit que prend place la première apparition de Lucien, alors petit enfant :

“Je suis adorable dans mon petit costume d'ange”. Mme Portier avait dit à maman : “Votre petit garçon est gentil à croquer. Il est adorable dans son petit costume d'ange”. M. Bouffardier attira Lucien entre ses genoux et lui caressa les bras : “C'est une vraie petite fille, dit-il en souriant. Comment t'appelles-tu ? Jacqueline, Lucienne, Margot ?” Lucien devint tout rouge et dit : “Je m'appelle Lucien”. Il n'était plus tout à fait sûr de ne pas être une petite fille [...]. (p.151)

La première phrase de la nouvelle est une réflexion que Lucien se fait intérieurement. Elle n'exprime pourtant pas son propre avis, elle répète l'observation d'un autre personnage, Mme Portier, une amie de la famille, qui manifeste son admiration pour Lucien et son costume d'ange. Mais, alors que celle-ci voit en Lucien un « petit garçon » (même quand il est déguisé en ange), M. Bouffardier, un ami de la famille, commente que Lucien est « une vraie petite fille » (p.151) et continue dans cette voie en suggérant qu'il aurait un prénom féminin. Ce qui perturbe fortement Lucien, à tel point qu'il se met à éprouver des doutes sur son propre sexe (« Il n'était plus tout à fait sûr de ne pas être une petite fille [...] », p. 151). Petit enfant, il est donc introduit dans le récit comme un être fragile, très sensible et vulnérable à l'opinion des adultes.

Depuis très tôt dans son enfance, Lucien commence à observer les gestes des adultes, de ses parents, des gens qui fréquentent la maison (M. le curé, les « dames en deuil », etc., p. 157). Il arrive à la conclusion que tout le monde agit comme des acteurs dans une comédie, que les gestes et les paroles de ceux qui l'entourent sont tous prémédités, étudiés. Il y a des gens,

comme M. Bouffardier et Mme Besse, qui répètent toujours leur façon de se diriger à Lucien, comme le *leitmotiv* d'un personnage de comédie théâtrale : le premier lui donne une tape sur le derrière et la deuxième l'appelle « ma petite poupée » (p. 157). Dans la nouvelle, certains éléments textuels sont l'indice de l'importance de la question de la représentation (au sens théâtral d'incarner un rôle, un personnage), comme la grande quantité d'occurrences du verbe « jouer » :

[...] il prit l'habitude de jouer à l'orphelin. [...] Je serais un orphelin, je m'appellerais Louis. [...] tout le monde jouait. [...] Papa et maman jouaient à être papa et maman ; maman jouait à se tourmenter parce que son petit bijou mangeait si peu, papa jouait à lire le journal [...]. Et Lucien jouait aussi, mais il finit par ne plus savoir à quoi. À l'orphelin ? Ou à être Lucien ? [...] Lucien eut soudain l'impression que la carafe aussi jouait à être une carafe [...] Il pensa qu'il avait assez de jouer à être Lucien. [...] et il lui semblait tout le temps qu'il jouait [...] Mais rien de ce qui arrivait à Lucien n'était sérieux [...] Elles traitent Lucien comme un personnage (p. 155-157).

Lucien observe les autres et, peu à peu, il apprend à jouer avec eux, comme quand il joue avec Mme Besse : « Et, parfois, Mme Besse disait : “Est-ce qu'elle parle, ma poupée ?” et elle lui pressait tout à coup l'estomac. Alors, Lucien faisait semblant d'être une poupée mécanique, il disait : “Couic” d'une voix étranglée, et ils riaient tous les deux » (p. 157).

Cette scène permet de percevoir le double statut et le double sens du jeu avec les autres : le jeu comme amusement auquel on participe avec les autres, jeu qui consiste à interpréter quelqu'un d'autre, comme le font les acteurs. C'est-à-dire que le jeu-avec-les-autres possède un double sens qui est présent dans le processus d'apprentissage de Lucien, double statut que celui-ci assume. Quand Mme Besse emploie le vocatif « ma poupée » (p. 157) pour se diriger à Lucien, il fait comme les adultes : il joue, il fait semblant d'être quelqu'un d'autre, d'être une poupée, et il s'amuse parce que c'est un jeu. Par contre, lorsque M. Bouffardier dit que Lucien est une « petite fille » (p. 151), il réagit, proteste, a peur de devenir une petite fille, d'être obligé de changer de corps, de sexe, de personnalité, parce qu'il sait que ce n'est pas un jeu, que M. Bouffardier doute de son sexe et le voit comme une petite fille.

Qu'ajouter au sujet de Lucien petit enfant ? Voyons ce qu'il pense des personnages qui fréquentent la famille Fleurier, comment il les perçoit (appréciations qui sont émises par le narrateur omniscient extradiégétique à la troisième personne, mais qui sont formulées à partir du point de vue du petit enfant et portent donc l'empreinte de celui-ci) : « M. Bouffardier [...] était si laid et si sérieux » (p. 156), « Lucien aimait les dames en deuil [...] » (p. 156), « Mme Besse était

une grande et forte femme avec une petite moustache » (p. 157), « M. le curé avait une tête comme une framboise, rouge et grumeleuse, avec un poil sur chaque grumeau » (158). À partir de ces extraits, nous constatons que Lucien est un petit garçon très observateur et perspicace, mais que son regard n'est pas très empathique. Est-il inspiré par un sentiment de cruauté ou par la naïveté. Comment le savoir ?

5 Lucien et l'usine

La question d'une certaine insensibilité du caractère de Lucien peut être mieux analysée lorsqu'il sort des limites de la maison familiale et accompagne son père lors des promenades dominicales. Dans l'esprit de ce dernier, ces promenades sont très importantes parce qu'elles ont un rôle pédagogique : c'est là où il donne des leçons à son fils pour lui enseigner (pour qu'il comprenne) ce que les autres (sa famille, son père en premier lieu, le milieu auquel ils appartiennent) attendent de lui, pour qu'il se rende compte de la place que les Fleurier (Monsieur et Madame) occupent dans la hiérarchie sociale, place qui est donc aussi la sienne comme membre de cette famille et comme futur héritier :

Lucien aimait bien les ouvriers parce que c'était des grandes personnes, mais pas comme les autres. D'abord, ils l'appelaient : monsieur. Et puis ils portaient des casquettes et ils avaient de grosses mains aux ongles ras qui avaient toujours l'air souffrantes et gercées. Ils étaient responsables et respectueux. (p. 164)

Selon Jouve, l'habillement et la manière d'être d'un personnage situent sa condition, la place qu'il occupe dans la société, dans un groupe (1992, p. 58). C'est le cas des travailleurs de l'usine, Lucien les « aime bien », car ils ne sont pas « comme les autres » (p. 164). Autrement dit, ils ne sont pas comme les gens qui lui sont familiers et qui sont familiers avec lui, qui le traitent familièrement. Au contraire, les ouvriers ont les mains marquées par le travail, et surtout (« d'abord », p. 164) ils ont des gestes soumis, comme le montre l'emploi de la forme « monsieur » pour se diriger à un enfant, et ils sont *respectueux*. Tout cet ensemble, apparence et geste, toute cette soumission lui plaît.

Quelques années plus tard, vers la fin de son adolescence, aux environs de ses dix-huit ans, Lucien a finalement l'occasion de se prouver qu'il s'est engagé dans un processus de transformation personnelle qui aboutira à sa métamorphose en chef. Transformation qui implique l'endurcissement de son caractère et la volonté d'imposer son autorité à l'autre :

Un jour, Lucien rencontra le fils du père Bouligaud qui n'eut même pas l'air de le reconnaître. Lucien en fut un peu excité : c'était l'occasion de se prouver qu'il était un chef. Il fit peser sur Jules Bouligaud un regard d'aigle et s'avança vers lui, les mains derrière le dos. Mais Bouligaud ne semblait pas intimidé : il tourna vers Lucien des yeux vides et le croisa en sifflotant. "Il ne m'a pas reconnu", se dit Lucien. Mais il était profondément déçu et, les jours qui suivirent, il pensa plus que jamais que le monde n'existait pas. (p. 177-178)

Sa tentative d'imposer son autorité est un échec. Le regard d'aigle dont il a cru se doter est encore très éloigné des « yeux gris métalliques et froids » de son père (p. 208).

Lucien n'est pas seulement « déçu », il l'est « profondément », au point de ne pas être capable d'imaginer qu'il puisse exister un monde où il ne serait pas reçu comme un chef, la solution immédiate étant de conclure « que le monde n'existait pas » (p. 178).

Quand Lucien atteint l'âge d'entrer en classe de rhétorique (c'est la terminologie d'alors, aujourd'hui *classe de première*) au lycée, les Fleurier déménagent à Paris. C'est ce que nous analysons dans la prochaine partie.

6 Lucien et Paris

Lucien fréquente d'abord le lycée Condorcet et, après le baccalauréat, pendant les classes préparatoires au concours d'entrée à l'École centrale, le lycée Saint-Louis. La difficulté qu'il éprouve de gérer ses conflits existentiels (« le monde n'existait pas », p. 178) et l'envie d'être remarqué suscitent d'abord en lui une attirance pour le suicide. Puis, à Saint-Louis, il découvre des choses dont il n'avait pas encore connaissance, surtout la psychanalyse et la sexualité. En ce qui concerne la première, Fleurier y trouve un grand réconfort, il se sent compris et accueilli, « tout devint clair pour lui » :

Il acheta par la suite *l'Introduction à la Psychanalyse et la Psychopathologie de la vie quotidienne* [de Freud], tout devint clair pour lui. Cette impression étrange de ne pas exister, ce vide qu'il y avait eu longtemps dans sa conscience, ses somnolences, ses perplexités, ses efforts vains pour se connaître, qui ne rencontraient jamais qu'un rideau de brouillard... (p. 184)

Lucien croit que la découverte de la théorie psychanalytique lui apporte une pleine compréhension de lui-même. Il pense alors que le vrai Lucien est caché dans l'inconscient où il ne peut être perçu par les autres ni par soi. Cette prise de conscience n'altère pourtant pas son comportement et il maintient une posture cynique, sans montrer ses vrais

sentiments face aux situations et aux autres. Il continue à masquer ses impressions réelles, ce qu'il pense et à nier ses inclinations.

Cependant, Lucien Fleurier a un futur de chef qu'il n'oublie pas. Au milieu des difficultés qui accompagnent l'adolescence, comme la découverte et le développement de la sexualité, il essaie de s'adapter au monde, à la société où il vit, un univers où il faut être comme les autres (ou comme son père). Il se met alors à mépriser son ami Berliac à cause de son insistance sur le complexe d'Œdipe : « C'était bien joli d'avoir des complexes, mais il fallait les liquider à temps : comment un homme fait pourrait-il assumer des responsabilités, et prendre un commandement, s'il avait gardé une sexualité infantine ? » (p. 185).

Cette conclusion, cette nécessité de *liquider* le complexe d'Œdipe, tous les complexes, mène Lucien à s'éloigner de Berliac et à prendre contact avec un nouveau personnage, un homme qui « pouvait avoir trente-cinq ans » (p. 187), qu'il connaît hors du lycée : Bergère. Ce dernier est, tout d'abord, vu par le personnage principal comme une compagnie prestigieuse, un surréaliste, un interlocuteur capable de le comprendre vraiment. Bergère montre à Lucien un nouveau monde, une nouvelle perception des choses et, pendant un temps, Bergère semble capable de changer le futur chef, de l'entraîner hors de la voie tracée par ses parents. Car c'est, pour Lucien, une expérience très intense et Bergère sait se faire convaincant, même didactique, comme nous le voyons dans son commentaire à propos de Rimbaud :

La pédérastie de Rimbaud c'est le dérèglement premier et génial de sa sensibilité. C'est à elle que nous devons ces poèmes. Croire qu'il y a des objets spécifiques du désir sexuel et que ces objets sont les femmes parce qu'elles ont un trou entre les jambes, c'est la hideuse et volontaire erreur des assis. (p. 192)

En même temps que Lucien est choqué, il éprouve aussi de la fascination pour cet homme plus âgé, expérimenté, intelligent, plein de connaissances, qui lui fait des éloges, qui admire ses cheveux, caresse ses joues, ses hanches, compare sa beauté à celle de Rimbaud. Cette amitié éveille et flatte la vanité de Lucien et, lors d'un voyage de vacances, a lieu sa première expérience sexuelle : homosexuelle, avec Bergère. Tout est résumé en une seule phrase : « Il fit découvrir à Lucien son propre corps [...] » (p. 194). Physiquement, ce n'est pas désagréable, Lucien l'associe même à des souvenirs agréables : « [La main de Bergère] frôlait doucement la pointe des seins de Lucien, on aurait dit la caresse de l'eau tiède quand on entre dans le bain ». Toutefois cette expérience homosexuelle est subie et ne le séduit pas : « Lucien

aurait voulu attraper cette main, l'arracher de lui et la tordre, mais Bergère aurait rigolé » (p. 200). Il en sort « atrocement humilié, mais il ne savait pas s'il avait honte d'avoir subi les caresses de Bergère ou de n'avoir pas été troublé » (p. 203).

Revenons à Berliac : en rompant avec lui, Lucien cherchait à fuir l'écart, la déviation que celui-ci l'invitait à suivre, un parcours de dérive, de dérèglement, de « désarroi » (p. 189). Mais, avec Bergère, en fait il s'éloignait encore plus du comportement de jeune homme comme il faut, il s'enfonçait justement encore plus dans le dérèglement, dans le désarroi.

L'amitié avec Bergère pouvait tout changer, mais Lucien s'éloigne de Bergère et de tout ce qu'il personnifie, car ce qui importe vraiment est son futur de chef et il a très peur des conséquences néfastes qui peuvent découler de son comportement : par exemple, il refuse d'être étiqueté comme « pédéraste » (p. 204) et il pense que « les ouvriers de son père rigoleraient quand il leur donnerait un ordre » (p. 205) ! Lucien fuit Paris et rentre à Férolles. Il s'enfuit, rompant ainsi avec Bergère.

7 La « métamorphose »

À partir du moment où il rentre chez lui, à Férolles, il s'applique à considérer le séjour à Paris comme un « rêve obscur » (p. 208), comme une phase passagère, une expérience sans lendemain, une parenthèse dans ce qui est sa vraie vie : Férolles et l'usine de son père. Cette parenthèse, il cherche à l'oublier vite et reprend ses activités, sa vie comme il faut et ses petits soucis quotidiens.

De retour à Paris après la rupture avec Bergère, Lucien Fleurier tourne le dos au « désarroi » (p. 189), au « dérèglement » (p. 192) et prend la direction contraire. Il se met, par exemple, à fréquenter des jeunes filles (la bonne qui travaille chez ses parents, les filles du dancing) et il a des rapports avec l'une d'elle, Maud, car c'est cela que *les autres*, la société, le milieu qui est le sien attendent d'un garçon de son âge. Lucien devient ainsi plus fier de soi, plus sûr de ses actions et de son futur : il fait le projet de connaître une jeune fille vierge, obéissante et provinciale qu'il épousera (p. 244).

Sommet de ses convictions, de sa posture conservatrice et de sa volonté de se durcir le caractère, Lucien s'engage dans la politique et s'inscrit dans un groupe d'extrême-droite, monarchiste, antisémite, violent et d'orientation fasciste, l'Action française. Cette décision est

essentielle pour l'achèvement de sa transformation, pour sa « métamorphose » (p. 245). Il fait ce qu'il faut pour être un chef, pour devenir quelqu'un d'intimidant, sans pitié, capable de provoquer la terreur : « [...] l'antisémitisme de Lucien était [...] impitoyable et pur, il pointait hors de lui comme une lame d'acier, menaçant d'autres poitrines » (p. 241). C'est une « métamorphose en fasciste français » (LOUETTE, 1993, p. 151).

8 Regard ironique sur les certitudes de Lucien (en guise de conclusion)

Dans cet article, après quelques mots d'introduction à la nouvelle et à la narration, puis après avoir présenté M. et Mme Fleurier (pour comprendre la façon dont ils conçoivent l'éducation, le dressage de leur fils), nous avons examiné le personnage de Lucien en étudiant son processus d'apprentissage, ses expériences, ses doutes, ses soucis et ses transformations psychologiques. Correspondant aux vingt premières années (ou presque) de la vie du protagoniste, ce parcours n'est pas linéaire. Bien qu'il n'oublie jamais le Nord qui lui a été fixé, le destin qu'il a reçu (devenir un chef), il y a des périodes où Lucien s'écarte du chemin que son père lui a tracé, écarts que finalement il rejette pour assumer son sort. Ce faisant, il se rallie aux valeurs et comportements de sa famille, de son milieu, de sa classe et – c'est la « métamorphose » (p. 244) – adhère à un groupe politique d'extrême droite, monarchiste, antisémite, violent et d'orientation fasciste.

Ce trajet de Lucien, nous avons commencé à l'accompagner en analysant l'*incipit* du récit. Arrivé au terme de celui-ci, il est logique que nous nous penchions, en guise de conclusion, sur l'*explicit*, paragraphe qui reprend la question de la relation entre l'image intimidante du personnage et son destin de chef :

Une horloge sonna midi ; Lucien se leva. La métamorphose était achevée : dans ce café, une heure plus tôt, un adolescent gracieux et incertain était entré ; c'était un homme qui en sortait, un chef parmi les Français. Lucien fit quelques pas dans la glorieuse lumière d'un matin en France. Au coin de la rue des Écoles et du boulevard Saint-Michel, il s'approcha d'une papeterie et se mira dans la glace : il aurait voulu retrouver sur son visage l'air imperméable qu'il admirait sur celui de Lemordant. Mais la glace ne lui renvoya qu'une jolie petite figure butée, qui n'était pas encore assez terrible : "Je vais laisser pousser ma moustache", décida-t-il. (p. 244–245)

Cet extrait permet deux lectures complémentaires, relatives à la volonté de Lucien d'être « impitoyable et pur » (p. 241), de sembler « terrible » (p. 229, 245), de susciter la crainte « comme une lame d'acier, menaçant d'autres poitrines » (p. 241).

La première, de l'ordre de l'analyse intrinsèque, immanente découle du fait qu'une simple moustache ne peut, toute seule, transformer un visage en une figure effrayante, « terrible » (p. 229, 245) et que Lucien est bien naïf de vouloir jouer (nous retrouvons le jeu théâtral) à être, à sembler terrifiant. Ajoutons qu'en jouant à jouer la terreur, Lucien continue à tenir un rôle. Francis Jeanson commente à ce sujet que « Lucien passe sa vie à "jouer" » (JEANSON, 1965, p. 75).

Quant à la deuxième lecture, qui fait dialoguer le monde fictionnel de la nouvelle avec le monde extrinsèque du réel, mais toujours relative à la volonté de Lucien de sembler terrible, de susciter la crainte, nous rappelons que « L'Enfance d'un chef » a été écrite en 1938, que *Le Mur* est publié en février 1939, quelques mois avant le début de la Seconde Guerre, à une époque où l'Allemagne est sous la botte nazie depuis 1933 et où la politique d'annexations de Hitler est en pleine offensive. Et que le fondateur du parti national-socialiste allemand (nazi), Adolf Hitler, portait une petite moustache (dite en brosse à dents), que c'était un personnage dont le nom et l'image étaient associés à la menace, à l'antisémitisme, à la violence, à la guerre et aux sentiments de peur qu'ils suscitent. Certes, Hitler n'était pas le seul à utiliser ce genre de petite moustache : avant lui, Charlie Chaplin (des films de *Charlot*) et Oliver Hardy (des films comiques de Laurel et Hardy) la portaient, de sorte qu'il serait erroné de supposer que celle-ci aurait toujours évoqué, hors contexte, mécaniquement, automatiquement l'image d'Hitler. Mais, dans le contexte de la nouvelle de Sartre et de l'époque, il serait tout autant erroné de nier que le désir de Lucien d'avoir une moustache puisse suggérer, indirectement, une référence au dictateur fasciste, nazi et antisémite. Lucien veut devenir un chef, « un chef parmi les Français » (p. 244-245). En résumé, « Métamorphose en fasciste français, moustache hitlérienne incluse » (LOUETTE, 1993, p. 151).

Mais, comme nous l'avons signalé, ce n'est pas la moustache qui fait un chef de quelqu'un. C'est là, nous semble-t-il, le double clin d'œil ironique du narrateur : Lucien est encore un embryon, un apprenti (très novice) et une caricature de chef français.

Cette double dimension ironique du paragraphe final, qui offre une image satirique de Lucien, n'est aucunement inattendue, elle est l'aboutissement de l'image que le narrateur construit au sujet de la formation de celui-ci au cours de la nouvelle : une graine

de chef antisémite, un chef en herbe haineux qui, tout au long du récit, manque de maturité, de confiance en soi, d'autonomie, un enfant, un adolescent qui est continuellement hésitant, craintif dans toutes les dimensions de la vie, un être dont les certitudes sont « des fausses certitudes » (MAILLARD, 1994, p. 56).

Références

- BRAIT, B. *A personagem*. São Paulo: Ática, 1985.
- CANDIDO, A. *et alii*. *A personagem de ficção*. São Paulo: Perspectiva, 1968.
- FORSTER, E. M. *Aspectos do romance*. Traduzido do inglês por Maria Helena Martins. Porto Alegre: Globo, 1974.
- HAMON, P. Pour un statut sémiologique du personnage. In : BARTHES, R. *et alii*. *Poétique du récit*. Paris : Seuil, 1976.
- JEANSON, F. *Le problème moral et la pensée de Sartre*. Paris : Seuil, 1965.
- JOUBE, V. *L'effet-personnage dans le roman*. Paris : PUF, 1992.
- LOUETTE, J.-F. *Jean-Paul Sartre*. Paris : Hachette, coll. « Portraits littéraires », 1993.
- MAILLARD, M. *Sartre*. Paris : Nathan, 1994.
- REUTER, Y. *Introduction à l'analyse du roman*. Paris : Bordas, 1991.
- SARTRE, 1939 - SARTRE, J.-P. « L'enfance d'un chef ». (1939). In: Idem. *Le Mur*. Paris : Gallimard, coll. Folio, 2013.